

# La morale : entre raison et émotions ?

Les jugements moraux reposent sur des réactions émotionnelles instinctives... qui ne peuvent avoir lieu sans quelques réflexions rationnelles !

**L**a morale est-elle contrôlée par la raison ou par les émotions? Cette question, longtemps débattue par les philosophes, est aujourd'hui réexaminée par les psychologues scientifiques et les neurobiologistes. La conclusion semble bien être que raison et émotions sont conjointement utiles pour susciter des actions morales.

La relation entre émotions et raison intrigue les philosophes depuis Platon, pour qui la raison, bonne par essence, doit maîtriser les émotions qui ont une moindre valeur. Cette idée sera reprise par René Descartes (1596-1650) et Emmanuel Kant (1724-1804), mais remise en cause par plusieurs penseurs britanniques de l'époque des Lumières, en particulier David Hume (1711-1776), qui ont proposé la théorie du sens moral: nous naissons tous avec un sens du bien et du mal (comme nous naissons avec cinq sens physiologiques). Hume affirmait même que la raison est et ne doit être que « l'esclave des passions ».

Qu'en est-il en psychologie scientifique? Un moment fort du débat a eu lieu il y a une trentaine d'années quand la psycho-

logue américaine Carol Gilligan a publié son ouvrage *Une voix différente; pour une éthique du care*. Elle réagissait aux résultats obtenus par le psychologue américain Lawrence Kohlberg qui tendaient à montrer que les hommes atteignent en moyenne un niveau de développement moral plus élevé que les femmes. Les participants de cette étude avaient répondu à des dilemmes moraux, par exemple, un homme a-t-il le droit de voler dans une pharmacie un médicament trop cher, mais seul efficace pour sauver son épouse cancéreuse?

C. Gilligan soutenait que les hommes adoptent plutôt des conceptions morales fondées sur les principes (ce qui confirme les résultats de L. Kohlberg), tandis que les femmes optent plutôt pour une morale de la sollicitude (le *care*). Elle a donc développé d'autres types de questionnaires, plus aptes à évaluer cette forme de morale, liée aux émotions.

La théorie de L. Kohlberg relève de la psychologie cognitive, qui s'est d'abord intéressée au raisonnement, en mettant à l'écart l'étude des émotions. Mais ces dernières font aujourd'hui un retour en force, notamment depuis que le neurologue Antonio Damasio a



**Jacques Lecomte,**  
docteur  
en psychologie,  
est Président  
d'honneur  
de l'Association  
française  
et francophone  
de psychologie  
positive.

publié en 1995 *L'erreur de Descartes*. Ce scientifique a réexaminé le cas de Phineas Gage, un ouvrier dont le caractère avait radicalement changé après un accident dont il avait été victime en 1848 : une barre de métal de trois centimètres de diamètre avait traversé son cerveau. L'homme a survécu et a conservé ses facultés intellectuelles ; en revanche, il était devenu irascible et grossier et finit son existence dans la solitude et la misère. Par ailleurs, A. Damasio a observé des patients atteints de lésions proches de celles de Phineas Gage et souffrant des mêmes troubles : ils semblent ne pas ressentir d'émotions. A. Damasio en a déduit que les lésions de régions cérébrales consacrées aux fonctions émotionnelles engendrent des attitudes et des choix désastreux dans la vie, alors que les capacités de raisonnement sont préservées.

## Nous ne sommes pas de froids calculateurs

L'observation de ces patients suggère selon A. Damasio que « la froide stratégie invoquée par Kant et d'autres auteurs ressemble plus à la façon dont les personnes atteintes de lésions préfrontales procèdent pour prendre une décision qu'à celle des individus normaux. » Les émotions seraient nécessaires pour prendre de bonnes décisions, car le cerveau fonctionne « comme s'il existait une passion fondant la raison ».

Une anecdote illustre bien ce trouble. Un jour, A. Damasio demande à un patient de choisir entre deux dates pour leur prochain rendez-vous. Ce dernier commence alors une interminable et ennuyeuse analyse des coûts et profits, sans se décider, jusqu'à ce que A. Damasio lui dise de venir le second des deux jours proposés. Le patient lui répond simplement : « C'est très bien », range son agenda et s'en va.

Comme expliquer le rôle des émotions dans la prise de décision ? A. Damasio propose le concept de « marqueurs somatiques ». Certaines régions cérébrales, essentiellement le cortex préfrontal et l'amygdale, sont activées par des stimulations primaires – la sensation agréable ou déplaisante qui accompagne une perception ou une action – et secondaires – le souvenir ou l'imagination de ces

## En bref

- Le raisonnement et les émotions sont nécessaires pour prendre une décision, notamment lors d'un comportement moral ou social.
- Les dilemmes moraux personnels – par exemple, doit-on pousser d'un pont un inconnu pour sauver cinq autres personnes ? – engendrent d'abord une activité cérébrale émotionnelle, avant tout traitement rationnel.
- De nombreuses régions interagissent dans le cerveau quand on juge moralement une situation.

sensations. A. Damasio nomme cette perception « marqueur », car elle agit à la façon d'un repère, et la qualifie de « somatique » puisqu'elle concerne le corps. Un marqueur somatique fonctionne comme un signal d'alarme : « Attention ! Ce choix risque de conduire à un résultat néfaste », ce qui incite l'individu à envisager une autre solution.

Toutefois, A. Damasio ne rejette pas le raisonnement dans la prise de décision. Selon lui, les marqueurs somatiques, liés aux émotions, nous permettent d'éliminer automatiquement, sans même y réfléchir, un certain nombre d'options, ce qui facilite ensuite le travail de raisonnement.

De nombreuses études ont confirmé cette hypothèse des marqueurs somatiques, en particulier celles examinant le fonctionnement cérébral de personnes confrontées à un dilemme moral. Par exemple, ???, ???, de l'Université ?????, et ses collègues présentent le texte suivant à des sujets : « Un car se dirige vers cinq personnes qui seront tuées s'il continue sur sa trajectoire.

Le seul moyen de les sauver est de donner un coup de volant qui modifiera la trajectoire du car, et il tuera une seule personne au lieu de cinq. Devriez-vous dévier le car afin de sauver cinq personnes mais en tuer une ? » La plupart des gens répondent oui.

Les chercheurs proposent à d'autres personnes la situation suivante : « Un car se dirige vers cinq personnes qui seront tuées s'il continue sur sa trajectoire. Vous vous tenez debout près d'une forte personne que vous ne connaissez pas, sur un pont qui enjambe la rue, juste entre le car qui arrive et les cinq personnes. Le seul moyen de les sauver est de pousser cet étranger par-dessus



la passerelle. Il mourra si vous le faites, mais son corps arrêtera le car, épargnant les cinq personnes. Devriez-vous sauver les cinq personnes en poussant cet inconnu ? » La plupart des gens répondent non.

## Faut-il tuer une personne pour en sauver cinq ?

Or il est difficile de justifier rationnellement cette différence, car le résultat est identique. En fait, ce qui diffère n'est pas rationnel, mais émotionnel : pousser soi-même quelqu'un vers la mort est un acte plus impliquant émotionnellement que de dévier un car. D'ailleurs, conformément à l'hypothèse des marqueurs somatiques, nous allons voir que les sujets réagissent « physiologiquement » de façon distincte selon le dilemme.

?. ??? et ses collègues ont en fait utilisé 60 dilemmes moraux, qu'ils ont classés en trois catégories : les dilemmes moraux



**Allez-vous garder cet argent trouvé dans la rue ?** Cette situation est un dilemme moral impersonnel ; pour y répondre, vous ne ferez pas forcément appel à vos émotions.

personnels, très impliquants émotionnellement (par exemple, le dilemme du pont) ; les dilemmes moraux impersonnels (celui du car présenté ci-dessus ou le fait de garder ou non de l'argent trouvé dans une valise perdue) ; les dilemmes non moraux (décider de voyager en car ou en train pour être sûr d'arriver à l'heure à un rendez-vous important ou choisir lequel de deux bons d'achat utiliser dans un magasin).

Les participants répondaient à chaque dilemme en indiquant s'ils jugeaient que l'action proposée était appropriée ou non. Simultanément, les chercheurs enregistraient le fonctionnement de leur cerveau par imagerie par résonance magnétique fonctionnelle. On pourrait penser que les deux

formes de dilemmes moraux engendrent une activité identique, distincte de celle provoquée par les dilemmes non moraux. Mais ce n'est pas le cas. Les dilemmes moraux personnels entraînent une activité émotionnelle, avant tout traitement rationnel. Les deux autres formes de dilemmes produisent une activité cérébrale bien plus importante des régions cognitives, liées à la mémoire de travail et au raisonnement.

Ainsi, le dilemme du pont et d'autres dilemmes moraux personnels entraînent surtout une activité émotionnelle. Selon l'hypothèse des marqueurs somatiques, c'est ce que nous ressentons sans en avoir conscience et qui nous conduit à considérer comme immoral l'acte de jeter un inconnu du pont.

Examinons un autre dilemme moral. Des soldats ennemis se sont emparés de votre village. Ils ont ordre de tuer tous les civils. Vous et d'autres habitants avez trouvé refuge dans le grenier d'une maison. Votre bébé commence à pleurer. Pour sauver les personnes cachées, vous devez étouffer votre bébé. Est-ce approprié de le faire ?

Répondre à un tel dilemme est très difficile. Pour quelles raisons ? Joshua Greene, de l'Université Harvard, et ses collègues ont montré qu'il existe dans ce cas un conflit entre une réaction émotionnelle de refus à la pensée de tuer son enfant, et une analyse plus abstraite, cognitive, selon laquelle, en termes de vies sauvées, on a peu à perdre et beaucoup à gagner en accomplissant cet acte horrible. Les personnes considérant cette solution appropriée mettent plus de temps à répondre que celles ne voulant pas le faire, car elles ont inhibé une réaction émotionnelle instinctive.

On peut aussi comprendre l'importance des émotions dans la morale en étudiant des psychopathes, personnes insensibles à la souffrance d'autrui. De nombreuses études neurobiologiques, menées notamment par James Blair de l'Institut américain de santé mentale et son équipe, montrent que leur aptitude à l'empathie cognitive, c'est-à-dire la capacité de se représenter l'état interne d'autrui, est intacte. En revanche, les régions cérébrales consacrées à l'empathie émotionnelle sont défectueuses, ce qui les rend notamment indifférents aux manifestations de tristesse et de peur chez autrui.

Jonathan Haidt, à l'Université de New York, s'est penché sur les « émotions morales », c'est-à-dire liées au bien-être d'autrui, par exemple, la sympathie en

## Les régions cérébrales du jugement moral

**A**voir un comportement socialement approprié nécessite de pouvoir rapidement évaluer les implications morales d'une situation selon plusieurs facteurs: le contexte, les conséquences de l'action, le fait d'être acteur ou spectateur, le fait d'agir délibérément ou fortuitement... Différents sentiments moraux sont provoqués, aussi bien négatifs (par exemple, le mépris ou l'indignation) que positifs (comme la coopération ou l'admiration). Plusieurs opérations mentales complexes sont alors à l'œuvre, sans que nous en ayons conscience.

Pour étudier les mécanismes mis en jeu, les chercheurs ont enregistré l'activité cérébrale de participants pendant qu'ils lisaient des dilemmes moraux ou de brèves histoires dont l'issue décrivait différents types de transgressions sociales. On provoquait de la colère contre autrui, de la compassion, de la culpabilité, etc.

### L'intuition morale est liée aux émotions

Ainsi, on a mis en évidence l'activation simultanée de plusieurs structures cérébrales jouant un rôle clé dans le jugement moral: le cortex préfrontal antérieur, le cortex cingulaire antérieur, le cortex orbitofrontal, l'insula, le lobule pariétal inférieur, le cortex cingulaire postérieur, le sillon temporal supérieur et les portions antérieures des lobes temporaux, ainsi que des régions profondes dont l'amygdale, l'hippocampe et le thalamus (voir ci-dessous, à gauche le cerveau vu en coupe, à droite de l'extérieur). Or ces structures forment deux réseaux cérébraux: d'une part, celui dit de la représentation mentale (ou théorie de l'esprit) comprenant notamment le cortex préfrontal, le sillon temporal supérieur, les portions antérieures des lobes temporaux; d'autre part, le réseau de la réaction émotionnelle avec le cortex orbitofrontal et cingulaire antérieur, l'insula et la région amygdalo-hippocampique.

Dans certaines études, les participants regardaient les stimulus à connotation morale, sans qu'il leur soit demandé d'en juger le contenu. Deux processus intervenaient alors, de façon automatique: une représentation mentale des actions et une évaluation affective. Ainsi, inconsciemment, le cerveau se représente les

actes observés et y apporte une connotation émotionnelle engendrant indignation, culpabilité, compassion, etc. Cela correspond à la formation d'une impression immédiate – une intuition – du caractère approprié ou répréhensible du comportement.

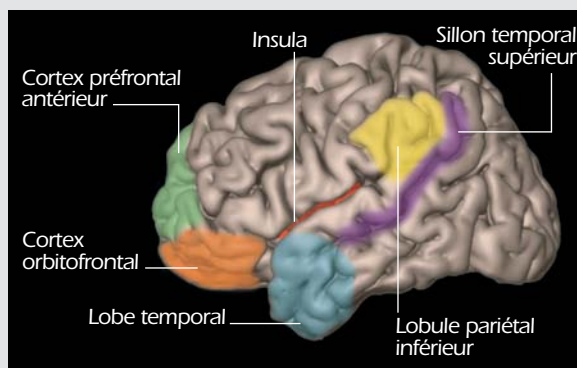
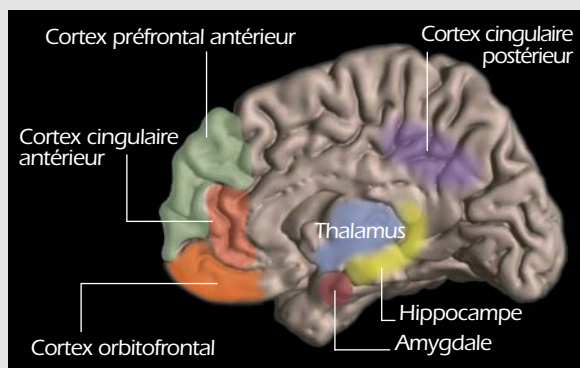
On commence à mieux comprendre le rôle de certaines structures dans l'orchestration de nos capacités à interagir harmonieusement. Par exemple, la formation amygdalo-hippocampique participerait notamment au sentiment de culpabilité. Nous avons montré que tout se passait comme si l'amygdale codait la gravité d'une peine: elle s'active davantage pour un homicide volontaire! Comme cela a été établi dans le cas de la peur conditionnée, l'amygdale assure le couplage entre un stimulus et une punition; elle permettrait d'associer les comportements inappropriés à des sentiments désagréables. D'autres similitudes entre les émotions primaires et les sentiments moraux existent. C'est le cas notamment avec le dégoût et l'indignation (ou le mépris). Ces émotions ont en commun d'être associées au rejet. Les neuroscientifiques ont montré que les deux impliquent l'insula, mais cette aire est davantage activée dans le cas de l'indignation.

Aujourd'hui, les scientifiques s'intéressent à la façon dont les différentes structures « se parlent » en situation morale: on étudie leur connectivité fonctionnelle. Par exemple, des chercheurs de l'Université de Pise viennent de montrer qu'accepter de pardonner à quelqu'un mobilise les connexions entre le lobule pariétal inférieur, le cortex cingulaire postérieur et antérieur et le cortex préfrontal dorsolatéral.

Ainsi, nous serions biologiquement – et donc cérébralement – équipés pour nous adapter, maintenir un équilibre physiologique, psychologique et social. Le processus nécessite le recrutement et la coordination de plusieurs structures cérébrales, où certaines configurations sont déclenchées en fonction de la situation.

**Sylvie Berthoz-Landron,**

Unité Inserm 669, Maison de Solenn, Paris.



réponse à la souffrance, la colère envers les personnes ingrates, l'affection pour les proches et les amis, etc. Selon lui, ce sont les émotions qui sont à la source de la morale humaine. Nos choix moraux relèvent d'« intuitions morales », c'est-à-dire de processus rapides et automatiques, contrôlés

trouver cela mal: « Je ne sais pas, je ne peux pas l'expliquer, je sais seulement que c'est mal. » J. Haidt cite d'autres situations – par exemple, nettoyer la cuvette des toilettes avec le drapeau national – montrant que le mécanisme de réaction émotionnelle est inné. Mais le raisonnement moral existe quand même: si certains ont une réaction émotionnelle immédiate d'indignation à l'idée de nettoyer les toilettes avec un drapeau, c'est qu'ils ont auparavant adhéré à l'idée que le drapeau a une valeur « sacrée ». Et cela relève du raisonnement moral.

---

## Nos choix moraux relèvent d'« intuitions morales », c'est-à-dire de processus rapides et automatiques, contrôlés par les émotions.

---

La rationalisation « après coup » mise en avant par J. Haidt est donc à la fois exacte et insuffisante. Il serait plus juste de dire qu'elle ne peut avoir lieu que si le sujet a déjà admis que tel acte est moralement acceptable ou non. Le raisonnement entre en jeu longtemps avant et juste après la réaction émotionnelle.

par les émotions, où une sensation du bien ou du mal associée à une personne apparaît à la conscience sans traitement rationnel. Dans un deuxième temps, survient le raisonnement moral, activité mentale consciente et contrôlée, où nous cherchons à confirmer notre réaction intuitive initiale.

## La justice restauratrice

### Raison et émotions agissent ensemble

J. Haidt avance plusieurs arguments pour soutenir sa thèse: nous avons des réactions quasi instantanées à des scènes de violations morales; les réactions émotionnelles influent sur les comportements moraux; manipuler les réactions émotionnelles peut modifier les jugements moraux; nous savons intuitivement ce qui est mal (*voir Câblé pour faire le bien, page 8*).

La thèse de J. Haidt fait l'objet de fortes discussions en psychologie. Toutefois, le débat raison-émotions a d'importantes implications. C'est le cas pour la justice. Le système de justice criminel s'efforce de contrôler l'émotion, d'aborder le crime rationnellement et sans passions. Or les émotions s'insèrent inévitablement dans un procès, qu'il s'agisse d'empathie pour la victime, de colère envers l'agresseur, etc. En 1999, Susan Bandes, de l'Université DePaul à Chicago, déclarait qu'« il est non seulement impossible, mais aussi indésirable d'éliminer l'émotion du processus de raisonnement. Dans ce sens, l'émotion associée à la cognition conduit à une perception plus exacte et, en fin de compte, à de meilleures décisions (plus pertinentes, plus morales, plus justes). »

Par exemple, J. Haidt a raconté l'histoire suivante à plusieurs sujets: « Julie et Marc sont deux étudiants frères et sœurs. Au cours d'un voyage, ils se retrouvent au bord de la mer et se disent que ce serait intéressant et amusant de faire l'amour ensemble. Julie prend la pilule et Marc utilise un préservatif pendant l'acte. Ils éprouvent du plaisir à faire l'amour, mais décident de ne pas recommencer l'expérience. Ils conservent cela comme un secret, une expérience qui les a encore rapproché. » La plupart des sujets pensent que c'est « mal » pour des frères et sœurs de faire l'amour, et fournissent des raisons à cela (Julie risque d'être enceinte, cette expérience va les traumatiser, etc.). Mais l'histoire est construite de façon à réfuter ces arguments. Qu'à cela ne tienne, les sujets continuent à

Signalons qu'une forme de justice, encore peu pratiquée en France, accorde une large place aux émotions: la justice restauratrice. Fondée sur des médiations entre agresseur et victime, elle permet à la victime d'exprimer sa souffrance, de sorte que l'agresseur éprouve souvent de la culpabilité et de l'empathie envers la victime. Cette justice diminue notablement les récidives.

À l'aune des résultats obtenus par les neuroscientifiques, morale sans émotions ne vaut guère mieux que morale sans raison. Ces deux « ingrédients » sont nécessaires à la morale. ■

### Bibliographie

- S. Berthoz et J. Grèzes,** *Les émotions, fondement du sens moral*, in *L'Essentiel Cerveau & Psycho*, n° 7, pp. 20-24, août-octobre 2011.
- J. Haidt,** *The new synthesis in moral psychology*, in *Science*, vol. 316, pp. 998-1002, 2007.
- J. Greene et al.,** *The neural bases of cognitive conflict and control in moral judgment*, in *Neuron*, vol. 44, pp. 389-400, 2004.
- S. Bandes,** *The passions of law*, New York University Press, 1999.
- A. Damasio,** *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, Paris, 1995.